

la capitale, avec son ut de poitrine pour tout moyen d'existence. Il avait été impossible de lui apprendre à solfier ; chez l'infortuné ténor, la tête rivalisait de dureté avec l'oreille. Tout ce qu'on avait pu faire, c'était de lui seriner une demi-douzaine de romances qu'il chantait comme une mécanique, toujours prête à se disloquer à la première modulation.

Grâce à ce petit bagage, il arriva à se faire embaucher par le père Picoigne. Le public lui tint compte de sa belle voix ; mais chaque soir, il lui réclamait son fameux ut, tout seul, donné plein et sans accompagnement.

Marcot s'exécutait de bonne grâce et se retirait, fier d'applaudissements dont tout autre aurait saisi l'ironie.

Souple et nerveux, ce Pyrénéen était joli garçon, mais il le savait trop. Toute la troupe féminine, fréquemment renouvelée, raffolait de lui.

Il ne regrettait plus son village, ayant trouvé à Paris un sérail où brunes et blondes répondaient tour à tour à ses œillades. Une seule lui résista : Florentine.

Comme elle demeurait insensible à ses compliments, il voulut savoir s'il avait un rival. Tout ce qu'il put apprendre, c'est qu'elle habitait une chambrette d'hôtel garni, rue de l'Orillon, qu'elle n'y recevait personne et passait son temps à faire des vocalises en s'accompagnant sur un mauvais piano de location.

Trois fois par semaine, elle se rendait, l'après-midi, à un cours de chant tenu par une vieille cantatrice tombée dans la misère. Cela lui coûtait vingt francs par mois. Elle prenait ses repas dans une crèmerie populaire. Elle vivait de privations ; mais elle était toujours mise confortablement et n'avait aucune des allures de la cabotine.

Marcot tenta de se lier avec elle à la crèmerie ; il y entra un matin comme elle venait de s'attabler.

— Quel heureux hasard ! fit-il en s'asseyant auprès d'elle. Je ne pensais pas vous rencontrer ici.

— Vous mentez, lui dit Florentine en le regardant bien en face. Il y a huit jours que vous me filez comme un agent de police. Vous avez poussé l'indiscrétion jusqu'à interroger ma concierge sur mes habitudes.

Une telle algarade aurait dû refroidir le beau Marcot. Il avait la langue facile, et de la part d'une femme, rien ne pouvait le blesser.

— Cela prouve, répliqua-t-il tout bas, que je vous adore, et que pour toucher votre cœur, je serais prêt, s'il le fallait absolument, à me jeter dans le feu.

— Vous n'aurez pas ce danger à courir. Causons tranquillement, comme deux confrères qu'un véritable hasard aurait fait se rencontrer dans un restaurant. Voyons ! monsieur Marcot, pour qui me prenez-vous ? pour une fille comme celles à qui vous en contez tous les soirs et qui ne demandent pas mieux que de vous écouter.

— Je vous prends en effet pour une fille, répondit le ténor, mais pour une honnête fille à qui on pourrait proposer le mariage.

— Monsieur Marcot, dispensez-moi de vos compliments, d'autant plus que je ne suis nullement disposée à vous rendre la pareille.

— Comment ai-je fait pour vous déplaire à ce point, cruelle Florentine ?

— Vous ne me déplaidez pas, vous m'êtes indifférent. Croyez-moi, monsieur Marcot, ne vous mariez pas. Vous feriez souche de miséreux.

— Et mon ut de poitrine ?

— Vous l'aurez perdu dans un an à force de l'exhiber aux malins qui abusent de votre candeur. Vous n'êtes pas musicien, mon pauvre monsieur, et vous ne le serez jamais. Mettez-vous dans le commerce et vous réussirez.

Marcot, que la fantaisie d'un touriste avait transplanté à Paris, se trouvait déjà imbu de tous les préjugés du cabotin. Il dédaignait le commerce et prononçait le mot art, avec une prétention qui faisait sourire à ses dépens.

— Dussé-je crever de faim devant la porte d'un restaurant, déclara-t-il, je ne renoncerais jamais à mon art.

— En ce cas, bornez-vous à chanter les jolis airs du Béarn. Cette spécialité serait certainement goûtée dans les salons et vous pourriez, avec de l'économie, amasser de quoi vous retirer dans votre village. Là-bas, vous trouveriez une héritière qui doublerait votre avoir et vous feriez souche de petits bourgeois.

Marcot, qui, sans s'en douter, avait le flair commercial, trouva l'idée excellente. Il ne manquait pas de malice et y joignait l'entêtement d'un montagnard.

— Voilà un bon conseil, dit-il. Mais, pour bien chanter les airs de mon pays, il me faudrait un professeur. Voulez-vous me styler ? Vous avez un piano et vous lisez la musique plus facilement que je ne déchiffre le journal.

Florentine avait un cœur d'or ; mais elle se méfiait de ce garçon, dont le regard audacieux annonçait un manque complet de scrupules.

— Je ne demande pas mieux, répondit-elle, mais je vous donnerai

la leçon chez le père Picoigne. Arrivez ce soir, une heure avant le lever du rideau, j'y serai.

— Pourquoi pas chez vous ?

— N'insistez pas, ou je me fâcherai.

Marcot s'était fait servir un café au lait qu'il laissait refroidir devant lui. Florentine, qui avait achevé de déjeuner, se leva, paya au comptoir, et revenant à son soupirant :

— A ce soir, lui-dit-elle tout bas. Je vous défends de me relancer ici. A bon entendeur, salut !

Et elle sortit en lui lançant un regard sévère.

— Elle fait la bégueule, pensa Marcot : elle ne m'en plaît que davantage. J'en aurai raison avec le temps.

Or, ce soir-là, Carillon arriva une demi-heure avant la représentation, dans l'espoir d'y trouver le pianiste accompagnateur et de lui soumettre une chanson nouvelle qu'il désirait apprendre.

Quel ne fut pas son étonnement en voyant Florentine installée au piano et serinant à Marcot une des mélodies béarnaises recueillies par M. Gustave Probst, organiste à Pau. Il s'arrêta sur le seuil de la porte et demeura immobile jusqu'à la fin de la répétition.

Marcot chantait les airs du pays avec une conviction qui lui faisait complètement défaut quand il interprétait l'un des six numéros de son répertoire "d'artiste".

Florentine était bonne planiste. Elle lui fit répéter plusieurs fois les passages où il pêchait contre la justesse et la mesure.

Du fond de la salle Carillon les observait. Le pauvre garçon ressentait, pour la première fois le mal de jalousie.

— Est-ce qu'elle aurait du goût pour ce bellâtre ! se disait-il. Cela m'étonnerait de sa part !

Toutefois un doute lui venait, et il en souffrait comme s'il avait eu le moindre droit sur cette énigmatique chanteuse de la patrie en deuil, comme s'il eût pu se comparer, lui, grotesque et laid, à ce joli Béarnais, au teint mat, aux cheveux d'un noir de jais et frisés naturellement.

— En voilà assez pour aujourd'hui ! dit Florentine à son élève. Rappelez-vous bien mes conseils et travaillez. Samedi prochain, nous verrons comment vous vous en tirerez.

— Merci, merci mille fois, chère et adorable camarade ! s'écria Marcot. Grâce à vous, je deviendrai un artiste.

Ce disant il lui prit une main et la porta à ses lèvres.

— Lâchez-moi ! dit Florentine en le menaçant de l'autre main.

Mais l'inflammable ténor gardait ce qu'il tenait et le couvrait de baisers ardents. La gifle annoncée ne se fit pas attendre. Marcot ne s'émut pas pour si peu.

Tendant l'autre joue ;

— Je suis bon chrétien, dit-il, surtout avec les jolies femmes. Il ne tient qu'à vous de recommencer.

Une voix nasillarde lui répliqua avec l'accent alsacien :

— Tu n'as que ce que tu mérites, Marcot. Cependant, si tu n'es pas satisfait, je puis te doubler la dose.

Marcot se retourna subitement et se trouva face à face avec Carillon.

Il serra les poings, grinça des dents ; puis, toute réflexion faite, tourna le dos à l'arrivant, remonta sur la scène et sortit par la coulisse.

— Il a bien fait de filer, dit Carillon ; je crois qu'il aurait trouvé son maître. Vous êtes vraiment trop bonne. Florentine, de perdre votre temps à seriner ce perroquet si fier de ses plumes noires !

— J'aime à rendre service, dit-elle ; mais il y a des sots qui ne méritent pas qu'on s'intéresse à eux.

Il s'était assis auprès d'elle et la contemplait. Elle le regarda avec curiosité.

Jusqu'alors il lui avait semblé laid et ridiculement grotesque. Elle le considérait comme un de ces vulgaires pitres qui font la joie des beuglants, mais qui ne sauraient sortir de leur médiocrité.

Les rires énormes que ses grimaces déchaînaient dans la salle lui portaient sur les nerfs. Elle ne comprenait pas qu'un homme d'honneur pût s'abaisser au rôle de bouffon de tabagie.

Mais, ce soir-là, il y avait tant de douceur dans les yeux du jeune homme, que ses disgrâces de nature s'en trouvaient atténuées.

— Il n'est pas si mal que je l'avais cra, pensait Florentine. La bonté et la droiture éclatent sur sa physionomie. Mais pourquoi fait-il un si triste métier ?

Par crainte de rencontrer Marcot dans la coulisse, elle restait au piano en attendant l'appel des artistes. Jean ne savait que lui dire : les allures de reine de la chanteuse patriotique, son attitude altière, l'intimidaient. Il déplaça la chanson qu'il venait d'acheter et qui, de création récente, faisait fureur dans les grands concerts.

— J'ignorais, dit-il, votre talent de pianiste. Si je l'avais connu, je n'aurais jamais osé, comme Marcot, vous demander de me faire répéter. Et cependant, j'ai besoin, moi aussi, de vos conseils.

— Savez-vous solfier ? demanda-t-elle.

— Très peu. Le pianiste a eu l'obligeance de me donner quelques leçons ; mais je sens qu'il me faudrait plus d'une année d'études pour arriver à lire passablement la musique.